



PETER KLAUS

Freie Universität Berlin, Allemagne

## « Une Québécoise à/et Berlin » Un témoignage

“A/The Wanderer in Berlin”. A Personal Account

### Abstract

To start with a personal remark concerning my first encounters with Régine Robin, this short paper will touch on the main topics she concreted in her writing, as for example, her preoccupation with memory, loss and obliteration of historical and ideological traces in Germany, especially in Berlin after the Wall came down. Her critical attachment to Berlin and Germany is one of her major themes and takes up a large part in her work as can be seen in *Berlin chantiers : Essais sur les passés fragiles* (2001) and *Un roman d'Allemagne* (2016).

*Keywords:* migrant writing, memory, Yiddish versus German, history and its traces, East and West in Berlin and Germany, ideological controversies

Je ne me souviens plus exactement de notre toute première rencontre personnelle. Bien avant l'an 2000, dans les années 1990 sûrement. Sinon, je n'aurais pas pu lui demander d'enseigner à ma place un séminaire sur la littérature migrante à mon université, la Freie Universität Berlin à l'été 2001. Je me souviens encore de sa réaction quand je lui ai fait cette proposition. « Quoi ? Si loin dans l'Ouest de Berlin ? Comment vais-je rentrer le soir ?? ». Elle tenait à son Berlin-Est. On le verra plus tard. Et la Freie Universität, cette Université fondée en 1948 comme réaction à la répression idéologique exercée à la Humboldt Universität à Berlin-Est, se situe quasi idylliquement dans un quartier de retraités nantis, de villas et d'instituts de recherche dans la verdure de l'Ouest.

J'ai rencontré Régine Robin bien avant dans certains de ses textes. Entre autres par l'entre-mise de nos amis italo-québécois Lamberto Tassinari, Antonio d'Alfonso, Fulvio Caccia, les fondateurs du tout premier magazine transculturel

québécois *Vice Versa*, créé en 1983, une initiative que Régine Robin soutenait, entre autres, en y publiant de nombreux articles et essais.

Étant axé moi-même sur cet aspect de la littérature contemporaine que Pierre Nepveu (1988) a baptisée du nom d'« écriture migrante » (p. 197 *sqq.*)<sup>1</sup>, j'ai bien sûr lu et enseigné *La Québécoite* (1983), ce roman-patchwork qui a contribué à catapulter la littérature québécoise dans le « post-moderne ». Je ne vais pas m'aventurer dans une analyse ou une quelconque appréciation de ce roman, mais je ne voudrais relever qu'un thème récurrent chez Régine Robin la mémoire, le travail de la mémoire et le travail du deuil.

Régine Robin — coite ? Non, Régine Robin (1983) n'a pas été coite, elle a pris la parole. La parole, c'était son fort. Donner une voix à ceux que l'on n'écoutait pas, prendre la parole, rendre la parole aux immigrants, à leur solitude (p. 54), c'est ce que lui tenait au cœur. « La parole immigrante inquiète », disait-elle, par rapport au nationalisme « bon enfant » qui prévalait au Québec. Elle relève la même thématique lorsqu'elle dit : « Je n'arrive plus à penser à partir d'un point fixe, il faut que le regard et que la parole, même théorique, soit migrante » (Robin, 2001, p. 27).

Régine Robin la nomade, qui pérégrinait entre Montréal et Paris, mais qu'il ne fallait pas limiter à ces deux métropoles. *The Wanderer*, la traduction anglaise de *La Québécoite*, rend mieux son permanent entre-deux, ses déambulations, terme qu'elle utilise à moult reprises parallèlement aux flâneries entre les mondes, documentées entre autres dans ces portraits magistraux des grandes métropoles de son livre *Mégapolis : Les derniers pas du flâneur* (2009).

Cette sensibilité, cette non-appartenance à un seul lieu fixe, elle les a également thématiques dans son essai *Nous autres, les autres. Difficile pluralisme* (2011). Non, elle ne faisait pas partie de ce NOUS, mais elle ne voulait peut-être pas non plus appartenir à ce NOUS. Une simple coquetterie ? Qui sait ?

Le côté plutôt émouvant pour moi, l'Allemand et universitaire berlinois (depuis 1975), est le fait que Régine Robin avec ses origines et son passé douloureux qu'elle évoque souvent, m'ait accepté comme ami, comme interlocuteur, comme confident et comme collègue. On y reviendra. Les deux grands thèmes qui nous ont travaillés et préoccupés tous les deux et à des degrés très divers, certes, furent Berlin et l'Allemagne, les Allemagnes.

Et c'est dans son immense sociogramme de la ville de Berlin, dans *Berlin chantiers : Essais sur les passés fragiles* (2001) que l'on peut observer Régine Robin au travail, la sociologue, l'historienne, mais aussi la femme qui aime, la glâneuse de souvenirs. La véritable teneur de son appréciation de *Berlin chantiers* se révèle lorsqu'on lit les pages très personnelles de son introduction dans « ce livre si intime et si douloureux », me disait-elle.

---

<sup>1</sup> Un des essais de son livre s'intitule « les écritures migrantes ».

Régine Robin a connu Berlin bien avant moi, dès 1968–1969, grâce à Ernst qu'elle a rencontré à Paris. C'est son portrait qu'elle dresse dans les premières pages de *Berlin chantiers*.

Ernst, ce photographe qui se disait suisse et ne voulait pas accepter le fait d'être allemand et qui n'arrivait pas à vivre avec cette tare qu'être le fils d'un officier SS. C'est Ernst qui a fait découvrir à Régine le Berlin d'avant la chute du Mur, des deux côtés de la frontière. Le livre est plein de son souvenir, un livre intime, un livre d'érudition également, mais aussi un essai personnel. Finalement Ernst est mort de cette impossibilité à se sentir allemand (il s'est suicidé en 1979).

Le destin de Ernst me touche personnellement. Pourquoi? Originaire d'Allemagne de l'Ouest, j'ai vécu moi-même l'insularité de Berlin-Ouest à partir de 1975. J'ai vécu la division de l'Allemagne, la séparation des Allemands, les projets de société poursuivis des deux côtés du mur et le fait que j'ai vécu et enseigné une bonne partie de ma vie en dehors des frontières allemandes (États-Unis, France, Canada) a certainement contribué à ce que j'ai regardé d'un œil critique cette Allemagne, les Allemagnes, leur commerce avec l'histoire. Et là, je partage l'attitude de Ernst qui ne voulait pas d'une identité allemande. On nous appelait la « génération sceptique » (je suis né en 1940), parce que nous nous méfions de ces valeurs traditionnelles comme « *Heimat* », « *Nation* », « *Volk* », etc. qui ont été « malmenées » par les nazis. Nous aspirions à être absorbés dans une nouvelle identité européenne.

Mais ce qui reste, et là je partage l'enthousiasme critique de Régine Robin, c'est une fascination certaine pour Berlin et — quant à moi — une fascination au moins égale pour Montréal, et pour cause, ayant foulé le sol montréalais avant même de connaître Berlin. Montréal et Berlin, des villes, des univers emblématiques dans l'œuvre de Régine Robin, des villes plus que contradictoires de par leurs passés, par ce qu'elles représentent dans la mémoire collective et individuelle.

*Berlin chantiers*, en allemand *Berlin-Gedächtnis einer Stadt* (Berlin-Mémoire d'une ville), ces deux titres disent bien ce qui fascinait Régine dans Berlin. « Berlin m'exalte et me séduit », dit-elle (Robin, 2001 p. 10).

C'est le côté inaccompli, toujours en devenir d'une ville qui l'obsédait, qui la hantait à cause de son passé, mais aussi grâce à ses côtés prometteurs. Elle, la juive, qui a perdu des membres de sa famille restés en Pologne dans les camps nazis, observe que se crée à Berlin une nouvelle identité juive, que des milliers d'artistes israéliens s'y installent, que des restaurants juifs ouvrent à Berlin, que le grand chef d'orchestre Daniel Barenboim est domicilié à Berlin<sup>2</sup>.

<sup>2</sup> Daniel Barenboim a créé avec Edward Said en 1999 à Weimar le West-Eastern Divan Orchestra composé de musiciens israéliens et palestiniens. Le nom de l'orchestre fait allusion à l'œuvre poétique de Johann Wolfgang von Goethe *West-Östlicher Divan* qui rend ainsi hommage au recueil de poèmes du poète persan Hafis (né vers 1315 et mort vers 1390 à Shiraz).

Il était question de la mémoire plus haut. Le travail de la mémoire, des mémoires se trouve au centre de ses préoccupations. C'est le travail d'une historienne et d'une sociologue à la recherche de la « Mémoire-répétition de l'Allemagne . . . un travail de mémoire et qui délie l'avenir sans oublier le passé » (Robin, 2001, p. 24).

Le travail de l'historienne et de la sociologue est complété par un beau morceau de fiction qui clot ce livre impressionnant : « La chiffonnière de la rue Rosa-Luxemburg » (Robin, 2001, p. 395–429).

La narratrice de cette partie du livre se prélassait dans les « *understatements* » merveilleusement ironiques. Dans ce morceau de prose, la narratrice se sert de la mise en abyme comme stratégie narrative et met en œuvre tout un échafaudage d'intertextualité, des clins d'œil à Walter Benjamin et à Franz Hessel<sup>3</sup> inclus. Deux flâneurs berlinois comme sources d'inspiration ? En même temps, l'historienne sérieusement scientifique des parties précédentes du livre déconstruit ce sérieux en mettant l'accent sur le côté banal et fortuit dont se composerait le passé, la mémoire, les souvenirs : « je suis une chiffonnière, je vends du passé froissé, des ruines, des bribes dépareillées de souvenirs » (Robin, 2001, p. 416).

Autrement dit, la chiffonnière se sert de ce que jettent les gens, de ce que le temps rend inutilisable afin de se constituer une mémoire, un passé. La fragmentation de l'histoire collective et individuelle, voilà une autre façon de dire son deuil devant l'absence d'une culture juive anéantie. Ramasser les fragments, faire la brocante de vieux papiers devient le projet d'une écriture de fiction à base de fragments entrelacés évoquant les anciens quartiers juifs de Berlin (Robin, 2001, p. 418).

## Régine Robin et l'allemand

Le rapport de Régine Robin (2016) aux langues est complexe. « Je ne sais pas exactement ce qu'a été ma langue maternelle » (p. 11), c'est par cette phrase qu'elle commence son livre *Un roman d'Allemagne*. Mais elle dit aussi avoir toujours été fascinée par l'allemand et sa proximité avec le yiddish. On se souvient peut-être de cet épisode qui se déroule pendant la guerre, plus exactement pendant l'occupation de Paris en 1944 ; Régine est née en 1939 à Paris. Elle évoque avoir rencontré chez Juliette, sa nourrice, des hommes en uniforme dont

<sup>3</sup> Franz Hessel (1880–1941), écrivain et traducteur allemand, auteur entre autres de *Un flâneur à Berlin* (*Spazieren in Berlin*, 1929) et son épouse Hélène sont très liés à l'auteur français Henri-Pierre Roché. Tous les trois sont les protagonistes du roman *Jules et Jim* (1953) et du film éponyme de François Truffaut de 1962. Franz Hessel et son épouse ont deux fils : Stéphane et Ulrich Hessel.

curieusement elle comprenait la langue. Elle disait à sa mère : « Ne t'inquiète pas. Chez Juliette, c'est plein de soldats qui parlent yiddish ». On devine la réaction de sa mère. Par la suite, le yiddish devient synonyme de mort et Régine ne retourne plus voir Juliette.

Et sa fascination pour l'allemand, « la langue d'Auschwitz, la langue des bourreaux », malgré tout (Robin, 2001 p. 9) ? L'Allemagne de Goethe, de Schiller, de Heine avait été qualifiée de « *Land der Dichter und Denker* » (pays de poètes et de penseurs) (Robin, 2001, p. 11), mais après Auschwitz, on parlait plutôt du « *Land der Richter und Henker* » (Pays de juges et de bourreaux) (Robin, 2001, p. 11).

Malgré tout, son père lui récitait des poèmes de Heinrich Heine en allemand, « c'était l'Allemagne de nos rêves », disait-elle (Robin, 2001, p. 11), tout comme pour Jorge Semprun, le rescapé de Buchenwald. Le père de Régine Robin avait séjourné à Berlin, en 1927 et 1928, dans le quartier de Wedding, Wedding-la-Rouge, et avait collaboré au journal « *Die Rote Fahne* » (Le Drapeau rouge), du KPD, du parti communiste allemand.

Au lycée, elle s'enthousiasmait pour l'allemand, et là surtout pour le datif (Robin, 2001, p. 13). Elle comprenait donc l'allemand quand je l'ai connue, elle le lisait, mais elle ne le parlait pas. Elle refusait de le parler. « Pour moi l'allemand est ni une langue maternelle, ni une langue paternelle » (Robin, 2001, p. 19). « En même temps, c'est en allemand qu'il faut être confronté à l'indicible, à l'insupportable », dit-elle (Robin, 2001, p. 16). À partir de sa rencontre avec les œuvres de Franz Kafka et d'Elias Canetti, elle a cerné la langue secrète sous la langue (Robin, 2001, p. 17), et elle veut comprendre la « *Vergangenheitsbewältigung* » (insuffisamment traduit par « maîtrise du passé »), le travail de mémoire de l'Allemagne à propos du massacre des Juifs (Robin, 2001, p. 24).

## L'effacement de l'histoire / du passé

Lors de nos nombreuses discussions, presque toujours au même restaurant berlinois, au Hackescher Hof, Régine m'a épaté par son don d'observation concernant la vie berlinoise dans toutes ses facettes. Elle était davantage informée et à jour que moi. Elle était très attachée, entre autres, à la cinémathèque de l'Arsenal, et à chaque séjour qu'elle passait à Berlin, on avait l'impression qu'elle faisait le plein d'activités culturelles dont elle allait nourrir son écriture. Elle est restée critique par rapport à l'époque de la restauration de l'après-guerre en RFA, mais n'est pas tendre non plus avec ce qu'elle voit en RDA.

Ce qu'elle dénonce après la chute du Mur de Berlin, c'est le processus de « démémoire » par rapport à la RDA. « La deuxième fois sera la bonne: s'achar-

ner sur la Stasi parce qu'on ne l'a pas fait avec les nazis», dit-elle (Robin, 2001, p. 119–125).

Je me souviens du moment où elle m'a demandé de prendre des photos de la démolition du Palais de la République, le siège de la Volkskammer, le parlement de la RDA, construction moderniste, remplacée depuis peu par le Humboldt-Forum, copie de l'ancien château des Hohenzollern détruit en partie pendant la guerre et rasée définitivement par le régime de Berlin-Est en 1954. Ce processus de l'effacement de l'histoire, elle l'a documenté dans un livre et une exposition qui s'est tenue à Paris et qui a pour titre : *Berlin : L'effacement des traces*. Elle a été une des trois commissaires de l'exposition (Paris, Musée d'histoire contemporaine du 21 octobre au 31 décembre 2009). Sa contribution dans le volume accompagnant l'exposition s'intitule « Berlin — la persistance de l'oubli » (Combe et al., 2009, p. 27–45).

Et malgré toutes ses critiques tout à fait compréhensibles, elle propose au lecteur des balades dans l'histoire, dans l'espace urbain en tant que « flâneur sociologique » (Robin, 2001, p. 26).

Le travail contre l'oubli et contre l'effacement des traces, par exemple le fait de débaptiser les noms des rues, fait qui l'agace à juste titre (un exemple : « la Clara-Zetkin-Straße<sup>4</sup> a été rebaptisée Dorotheenstraße, son ancien nom, nom d'une princesse ! » (Combe et al., 2009, p. 31 *sq.*)) ne l'empêche pas de relever des traits marquants dans le paysage urbain, comme le nouveau Musée juif construit par l'architecte Daniel Libeskind. Elle voit dans ce musée une monumentalité « invisible », une discontinuité irrémédiable de l'histoire (Robin, 2001, p. 25). « À Berlin, dans les multiples chantiers qui trouent la ville, malgré tous les obstacles, il me semble que se retisse, par moments, le principe espérance de la mémoire » (Robin, 2001, p. 31).

Elle conclut le livre par le mot suivant : « Je ne suis pas un écrivain, juste une chiffonnière du temps » (Robin, 2001, p. 423).

## Mais Régine Robin ne s'arrête pas à Berlin

Elle consacre tout un livre volumineux à l'Allemagne, aux deux Allemagnes avec *Un roman d'Allemagne* (2016). Dans ce livre hybride, elle glisse entre flâneries, allusions autobiographiques, rêveries et analyses, et elle introduit le lecteur dans la discussion idéologique entre l'Est et l'Ouest. Et en sa compagnie et celle

---

<sup>4</sup> Dans son roman *Les Cloches de Bâle* (1934), Louis Aragon consacre la dernière partie de son roman à Clara Zetkin. Née en 1857 en Saxe et morte en 1933 en Union soviétique, Clara Zetkin était une femme politique, membre du SPD et du Komintern et membre du Reichstag de 1920–1933.

de quelques fantômes, nous voyageons entre passé et présent, entre le Berlin d'avant la chute du Mur et celui d'aujourd'hui, marchant d'une commémoration à l'autre. Elle, qui se dit une « Ossie imaginaire » (Robin, 2016, p. 19)<sup>5</sup>, habitait toujours dans la partie Est de Berlin lors de ses nombreux séjours. Un jour, je l'ai aidée à déménager de la Richard-Sorge-Straße vers l'ancienne Karl-Marx-Allee, un itinéraire plus que symbolique. Elle a d'ailleurs fait toute une enquête concernant l'histoire des habitants de cette rue, baptisée d'après l'espion allemand Richard Sorge au service de l'Union soviétique et exécuté au Japon en 1944. Elle nous fait faire un parcours mélancolique à travers les œuvres littéraires des écrivains de l'ancienne RDA et, dans cette mémoire juive est-allemande confrontée à toutes les tragédies du xx<sup>e</sup> siècle, dans cette RDA où tous étaient antifascistes, surtout les anciens nazis, elle met le doigt sur toutes les contradictions idéologiques. Dans cette balade poignante, Régine Robin sauve le souvenir des espoirs perdus et, fidèle à elle-même, elle excelle encore une fois comme narratrice et nous dévoile des histoires très personnelles et touchantes : elle mêle des fragments autobiographiques, des rencontres émouvantes comme celle avec Nelly, la libraire de Mayence, qui lui font connaître tout un pan d'un passé troublant, un récit que l'on verrait bien sous forme de roman.

Elle consacre donc une bonne partie aux œuvres littéraires des grands écrivains de l'ancienne RDA, surtout à Christa Wolf, mais aussi à Christoph Hein et surtout au roman de l'écrivain Eugen Ruge *Quand la lumière décline. Roman d'une famille* paru en 2011. Eugen Ruge, lui-même né en URSS en 1954, fils de l'historien Wolfgang Ruge, communiste convaincu, qui s'était réfugié en URSS en 1933, déporté en 1941 dans un camp en Sibérie et libéré en 1956, il a pu partir en RDA avec sa femme russe, la mère du romancier. Eugen Ruge, lui, est passé à l'Ouest en 1988. Toute l'histoire du siècle se reflète dans l'histoire de cette famille. Les espoirs déçus et tous ces arrangements avec la vérité, la mémoire et les biographies manipulées, les utopies trompées ou anéanties.

Je vous cite juste par curiosité quelques titres de chapitres du livre de Régine Robin *Un roman d'Allemagne*, titres qui me paraissent évocateurs parce que l'on y découvre que l'anecdotique aussi fait l'Histoire :

- « Grand-papa n'était pas un nazi : le mal de vivre l'Allemagne » (à partir de p. 91),
- « Nous sommes tous des anti-fascistes : l'invention des traditions et le maquillage des biographies » (à partir de p. 113),
- « Les quatre générations du roman d'Eugen Ruge, *Quand la lumière décline* »,
- « Nostalgies et Ostalgies » (p. 157),
- « La contre-mémoire permanente » (p. 165) : 17.6.1953–2003 // 1989–2009,

---

<sup>5</sup> On a baptisé les anciens Allemands de l'Est du nom de « Ossis » (dérivé du terme « Ost » — Est) et les Allemands de l'Ouest sont devenus les « Wessis ».

- «Une Ossie imaginaire» (p. 213 *sqq.*),
- «Nous sommes tous des juifs allemands» (p. 221 *sqq.*),
- «La mélancolie et le côté poétique de l'échec» (p. 271 *sqq.*).

En guise de conclusion, je donne la parole à Régine Robin : «Comme Fernando Pessoa, Romain Gary et Joseph Roth, je fais partie de la cohorte de tous ceux — et ils sont nombreux — à qui la vie ne suffit pas» (Robin, 2016, p. 19).

Et peut-être encore plus touchant ou même émouvant est l'aveu suivant : «Je vis toujours avec une fêlure, une blessure, une béance qui a pour nom l'Allemagne. Je sais que je n'en aurai jamais fini avec l'Allemagne et que l'Allemagne n'en aura jamais fini avec moi» (Robin, 2016, p. 30).

## Bibliographie

- Aragon, L. (1934). *Les Cloches de Bâle*. Denoël et Steele.
- Combe, S., Dufrêne, Th., & Robin, R. (Dir.). (2009). *Berlin : L'effacement des traces*. Fage éditions.
- Hessel, F. (1929). *Spazieren in Berlin*. Verlag Dr. Hans Epstein.
- Nepveu, P. (1988). *L'écologie du réel : Mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine*. Boréal.
- Robin, R. (1983). *La Québécoise*. XYZ.
- Robin, R. (2001). *Berlin chantiers : Essai sur les passés fragiles*. Stock.
- Robin, R. (2009). *Mégapolis : Les derniers pas du flâneur*. Stock.
- Robin, R. (2016). *Un roman d'Allemagne*. Stock.
- Roché, H.-P. (1953). *Jules et Jim*. Gallimard.
- Ruge, E. (2012). *Quand la lumière décline. Roman d'une famille* (P. Deshusses, Trad.). Les Escales. (Texte original publié 2011)

## Notice bio-bibliographique

**Peter Klaus** a enseigné aux États-Unis, en France et depuis 1975 au Département de Philologie romane de la Freie Universität Berlin où il a instauré l'enseignement des études québécoises et canadiennes au début des années 1980. Enseignement de séminaires portant sur les littératures anglo- et franco-canadiennes (québécoise). De nombreux séjours de recherche au Canada. À la retraite depuis 2006. Ses recherches portent sur les littératures francophones, surtout sur la littérature et la civilisation québécoises, franco-canadiennes et haïtienne(s) de la diaspora. Il est vice-président de l'AEEF (Association Européenne d'Études Francophones) et membre du Conseil d'administration de «L'Année Francophone Internationale» (rebaptisée en Agora Internationale Francophone, AFI). Chevalier de l'Ordre national du Québec (2017) et le «AWARD» de l'Association Indienne des Professeurs de Français (AITF) en 2012, à Madurai, pour ses mérites pour la Francophonie en Inde.